Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

38 | 2009

Savoirs occultés : du magnétisme à l'hypnose

Matthieu BREJON DE LAVERGNÉE, *La société Saint-Vincent-de-Paul au XIX^e siècle, 1833-1871. Un fleuron du catholicisme social*

Histoire religieuse de la France, Paris, Le Cerf, 2008, 713 p. ISBN° :
978-2-204-08609-7. 29 euros.

Gilles Ferragu

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/3893>

DOI : 10.4000/rh19.3893

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2009

Pagination : 152-154

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Gilles Ferragu, « Matthieu BREJON DE LAVERGNÉE, *La société Saint-Vincent-de-Paul au XIX^e siècle, 1833-1871. Un fleuron du catholicisme social* », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 38 | 2009, mis en ligne le 04 septembre 2009, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/3893> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.3893>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Matthieu BREJON DE LAVERGNÉE, *La société Saint-Vincent-de-Paul au XIX^e siècle, 1833-1871. Un fleuron du catholicisme social*

Histoire religieuse de la France, Paris, Le Cerf, 2008, 713 p. ISBN° : 978-2-204-08609-7. 29 euros.

Gilles Ferragu

- ¹ Dans cet ouvrage massif, fruit d'une belle thèse soutenue en 2006, Matthieu Brejon de Lavergnée s'attache – et s'attaque – à une nébuleuse, celle du catholicisme social. Une nébuleuse quelque peu cartographiée, notamment par les travaux de Jean-Baptiste Duroselle et de Jacques-Olivier Boudon ¹, mais qui recèle encore une *terra incognita*. Si la société Saint-Vincent-de-Paul est honorablement connue, si elle a fait l'objet d'une littérature (souvent hagiographique), si même son fondateur, Frédéric Ozanam – ou ses fondateurs puisqu'il y a débat, habilement tranché par l'auteur en faveur d'Ozanam –, est au cœur d'une biographie récemment publiée par Gérard Cholvy ², il manquait à sa mémoire une étude scientifique, tant des confrères que de l'œuvre en soi. La société Saint-Vincent-de-Paul est de fait connue : une société plutôt élitiste de laïcs réunis autour d'un double objectif – la christianisation des élites, et l'assistance aux indigents – et qui vise, au-delà de ces missions déjà louables, à réformer une société industrielle qui s'avance encore (en 1833, date de sa fondation) à pas de loup. La question sociale suppose une réponse adaptée : la société Saint-Vincent-de-Paul – selon une recette éprouvée qui est celle de la charité chrétienne bien ordonnée – organise les secours après enquête, visite et recension des pauvres. Et parallèlement à ces pratiques charitables, le discours – d'une stricte orthodoxie avant *Rerum Novarum* – est celui de la résignation et de l'espérance, intégrant la pauvreté dans un cycle social vertueux où chacun, pauvre et riche, guigne son paradis. Un schéma classique donc mais d'une ampleur marquée, qui fait de la société l'un des acteurs majeurs du premier christianisme social, et le sujet d'une réflexion tous azimuts.

- 2 Encore fallait-il se lancer dans ce qui s'apparente à un travail de romain, faute d'archives établies : définissant la prosopographie comme un « jeu de piste », Matthieu Brejon de Lavergnée remonte donc la piste des Vincentiens parisiens pour livrer, avec cet ouvrage, un tableau à la fois dense, convaincant et problématisé de cette société qui avait jusqu'à présent résisté aux investigations en profondeur. L'ouvrage s'impose déjà par sa rigueur, ce dont témoignent les annexes : un corpus bibliographique de 809 noms de sociétaires, allant de 1833 à 1871, ainsi qu'une liste de sources notable par sa diversité (sources publiques, privées, françaises, romaines...). Il s'impose surtout par la richesse de ses développements, croisant approche prosopographique, histoire sociale et histoire religieuse, à partir également d'outils statistiques impeccablement utilisés (y compris, et l'exploit est notable, les tableaux très lisibles figurant le réseau des fondateurs, p. 86-87). Il s'agit, pour la période qui va de 1833 à 1870 et le cas parisien, d'une étude solidement charpentée en quatre parties et huit chapitres.
- 3 On passe, avec aisance, des hommes aux structures, des institutions aux pratiques, de l'histoire à la sociologie : une première partie s'attache au « moment fondateur », depuis le portrait de groupe d'un noyau fondateur issu du creuset mennaisien jusqu'à une société qui croît et se multiplie depuis son cœur parisien au rythme d'une ascension « irrésistible » (1765 conférences en 1872). Matthieu Brejon de Lavergnée analyse, dans ses deux premiers chapitres, de façon fine, en suivant le cours des réseaux de confrères, les modalités de cette croissance, proposant alors une réflexion sur le modèle d'expansion vincentien à partir des cas parisien (l'exception), nordiste (la piété urbaine) et auvergnat (la campagne chrétienne). Liant charité et rechristianisation, la société se livre à un véritable « prosélytisme de la charité » (Ozanam *dixit*) qui lui assure l'appui de l'Église et un succès réel. Une deuxième partie s'attache davantage au fonctionnement de la société à partir notamment de deux organes de décision (le conseil général et surtout le conseil de Paris), ainsi qu'aux conférences parisiennes : utilisant les procès-verbaux du conseil de Paris (de 1841 à 1876), l'auteur resserre sa focale et nous introduit dans l'intimité des débats et des confrères, scrute les activités des 124 conférences parisiennes, en évalue l'efficacité (tant sur le plan charitable, que sur celui des finances ou du recrutement) et offre au tableau de la « capitale religieuse » un nouvel éclairage. La troisième partie exploite, méthodiquement, le corpus prosopographique afin de livrer un tableau – pointilliste – des confrères : origines sociales, spiritualité, études, mariages, carrières et destins... Avec un souci du détail qui va loin, Matthieu Brejon de Lavergnée dresse le portrait, sur un demi-siècle, d'une jeunesse portée par un projet social et religieux. Tout cela pour aboutir, dans une quatrième partie qui quitte l'histoire sociale pour aborder le terrain des idées, à la charité en tant que pratique (autour du modèle vincentien et anthropologique du « don charitable », liant le Christ, le confrère, l'Église et le pauvre) autant que comme projet social à part entière, voire comme une « science » aux ambitions immenses. C'est peut-être là que réside le vrai « modèle » vincentien : l'organisation d'une société élitiste, masculine, d'un traditionalisme assumé, dont le projet (renouveler la société chrétienne) passe par la réintroduction du don dans une société et une économie qui l'ont marginalisé. Des « antimodernes » (p. 595) novateurs !
- 4 Au final, il s'agit d'une étude réussie qui éclaire puissamment, et par un beau verbe, le premier christianisme social et son laboratoire parisien : un ouvrage de référence, tant sur la méthode que sur le fond, et qui – l'expression est devenue récurrente, mais elle est ici méritée – s'apparente à une histoire globale, allant des institutions aux individus,

et des idées aux pratiques. Une belle démonstration de ce que la recherche en histoire religieuse découvre encore comme pépites.

NOTES

1. . Jean-Baptiste Duroselle, *Les débuts du catholicisme social en France : 1822-1870*, Paris, PUF, 1951 ; Jacques-Olivier Boudon, *Paris, capitale religieuse sous le Second Empire*, Paris, Le Cerf, 2001.
2. . Gérard Cholvy, *Frédéric Ozanam, 1813-1853. L'engagement d'un intellectuel catholique au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 2003.